

# La mort, cette déchirure qui nous ouvre à la vie

Luc s'est suicidé le 18 septembre 2009, sur la plage de Magouero, entre Carnac et Lorient. Une semaine avant ses vingt-neuf ans. Aujourd'hui, Anne Dodemant, sa mère, nous reçoit pour parler de la mort. Donc de la vie.

## Rencontre

Avec la mort, le rapport est forcément singulier. On ne peut parler que de celle qui vous touche. Et qu'y a-t-il de plus poignant que la mort de son enfant ? Anne Dodemant a couché sur le papier, dans un petit livre sobre et émouvant, ce que la mort de son fils a fait naître en elle. Des mots justes sur des maux indicibles.

En cette après-midi d'automne, l'été joue les prolongations. Anne reçoit chez elle en Touraine. L'élégance même. Sa voix est calme, posée. « La mort, ce n'est pas une idée. C'est celle que l'on a éprouvée. » Elle restait en « superficie » avant la disparition de Luc. Ce qui est arrivé « ne ressemblait à rien de connu ».

### La douleur reste intacte

Que l'on perde son enfant après un suicide, un accident ou une maladie, « on se débat contre la même peine ». La culpabilité est la même. « On n'a pas su garder notre enfant en vie. Où est-ce que j'ai failli ? » Même l'amour s'est révélé impuissant. « J'ai mis longtemps à accepter cette impuissance fondamentale de l'amour. » Elle vient nous rappeler que « l'autre est un espace sacré ».

Un tel drame fait vaciller les certitudes. Balaise les idées reçues. Comme ce temps qui viendrait « effacer ». « Mais non ! Même si je ne suis plus dans le même état qu'il y a cinq ans, la douleur reste intacte. » Les deux anniversaires de Luc, au mois de septembre, la ravivent.

### Le deuil n'est jamais fini

Et ces amis censés vous soutenir dans la peine ? « Il n'y a pas grand monde alors, vous savez... » Occupations, peur de déranger, d'être maladroit, indifférence... La tristesse assombrit son visage. « Et pourtant, j'aurais aimé parler de Luc. Le faire exister... »

Heureusement, les proches, eux, sont là. Le conjoint surtout. « La mort d'un enfant, c'est un tremblement de terre. S'il y a des failles, le couple ne tient pas. » Anne et son mari ont tenu. Avec leurs trois autres enfants, « ça a été plus difficile. Ça a bousculé beaucoup. Chacun vit le deuil à son rythme ».

« Vivre » un deuil, oui. En revanche, Anne ne comprend pas cette curieuse expression, tellement rebattue : « Faire son deuil. » « Comme



Anne Dodemant a perdu son fils Luc en septembre 2009.

on fait sa valise ? C'est-à-dire qu'on la boucle ! Et après c'est fini. Mais ce n'est jamais fini ! Le deuil se conjugue au passif. C'est lui qui nous travaille, qui nous éreinte, nous épuise, nous lessive, nous essore ! »

Pourtant, cela n'empêche pas de vivre, ni même d'être heureux. « C'est mon mari qui a dit ça. Il a raison.

Aujourd'hui, nous connaissons des moments de paix. Et ça, ça dépend de nous. Dépasser l'amertume, l'aigreur, pour voir ce qu'il y a de beau. » Le visage s'éclaire. Le soleil illumine la véranda où Luc venait rouler sa cigarette. L'absent se fait présence. Comme un signe.

### Accepter sans se résigner

« Mais, ensuite, notre regard sur la vie change. Nous sommes propulsés dans un lieu où l'on ne peut qu'être seul. Cette solitude nous ouvre à la paix et à la liberté. Cette déchirure nous ouvre aussi à la vie. Celle qu'on ne peut pas nous ôter. C'est un don de ce deuil-là. »

Accepter - « ne pas vouloir que les choses soient autrement que ce qu'elles sont. » - sans se résigner, c'est un sacré travail. Sa profession de psychothérapeute l'a-t-elle aidée dans ce cheminement ? « Non, c'est plutôt mon questionnement sur l'humain. Cela m'a toujours intéressée. » Les exercices spirituels de saint Ignace de Loyola, qu'elle a pratiqués, peut-être aussi. « Il n'y a rien qui aide. On est toujours à hurler : rendez-moi mon enfant ! »

### La vie et la mort

Rien, pas même la religion ? « Dépouillée du religieux », cette épreuve lui a enlevé toutes « les béquilles », l'a éloignée des rites qui avaient bercé son enfance. Il reste la foi. Les séjours à la chartreuse de Séguinac, dans l'Ain. Ce Jésus qui « parle au cœur ». Cette espérance qui a à voir avec l'espérance chrétienne. « Luc, je sais que tu continues à vivre. » Cette « certitude » qui, « sans rien diminuer de la douleur de l'arrachement », permet à Anne de dire aujourd'hui : « Je prends tout ! » Autrement dit, et la vie et la mort. Comme les deux faces indissociables de notre condition humaine.

François VERCELLETTO.

Même la nuit quand je dors,  
Albin Michel,  
143 pages, 13,50 €.